

LE PROJET BENDSKINS « Recueillir des tranches de vies des conducteurs de bend-skins, distiller cette parole brute, broder ces fragments de vie sur des T-shirts. »

Le dos des T-shirts devient un micro espace public, un lieu de frottement et d'échange.

"Bendskins" est une intervention urbaine disséminée dans les rues de Douala, en décembre 2007, conçue par Philippe Mouillon et Lionel Manga.

"Bendskins" est une coproduction doual'art (Cameroun) et Laboratoire Sculpture urbaine (Grenoble, France) réalisée au SUD (Salon urbain de Douala).
www.doualart.org

Bend-skins. Ce sont les milliers de motos-taxis qui sillonnent Douala, embarquant leur passager sur le porte-bagage.



© JACQUES GENDRAULT

[Douala, Cameroun]

Bikers sensibles

UN TEXTE DE LIONEL MANGA

Cocktail de moto et de taxi, combinant l'efficacité du moteur à explosion à l'art millénaire de la palabre, le « bend-skin » est mon moyen de locomotion favori à Douala. C'est de fait le seul adapté à une grouillante métropole subsaharienne. 10 000 bend-skins, peut-être plus, circulent dans la ville avec vivacité ou désespoir. Économie informelle, disent pudiquement les économistes du FMI ; art de la survie et de l'esquive, répondent les conducteurs qui, pour quelques centièmes d'euro, traversent la ville de jour comme de nuit, le client sur le porte-bagage ! Si le trajet est risqué pour le client camerounais, il présente l'avantage d'être adapté à son porte-monnaie. Si le trajet est risqué pour le client solvable du monde développé, il le rapproche pour quelques minutes de l'insondable misère et de l'indignité quotidienne du monde subsaharien.

Lorsque j'ai rencontré le plasticien Philippe Mouillon pour la première fois, en janvier 2005, à l'initiative de « doual'art », nous avons instantanément éprouvé la sensation de nous connaître depuis toujours. Au sens propre, de nous reconnaître.

Précarité. Auteur d'interventions urbaines dans les plus dangereuses métropoles du monde, Philippe Mouillon m'a écouté plusieurs heures lui décrire Douala et la précarité obscène dans laquelle ménages et individus barbotent au Cameroun. Il m'a interrogé toute une nuit sur la myriade de jeunes qui veulent absolument gagner « l'autre rive » au risque de finir noyés en Méditerranée. Puis, lorsque nous avons enfourché chacun notre bend-skin (traduction : « montagne russe ») pour renouer avec le bout de la nuit, Philippe fut ferme :

si un acte artistique a un sens dans une mégapole où les habitants vivent en majorité avec 1 dollar par jour, ce ne peut être qu'au plus près des plus démunis, des plus désespérés. C'est donc là, avec les bend-skins, qu'il faudrait être.

Simplicité. Nous avons donc élaboré en complexité ce projet d'une grande simplicité : il s'agirait de recueillir des tranches de vies des conducteurs de bend-skins, de distiller cette parole brute afin d'extraire quelques mots significatifs, de faire broder ces fragments de vie sur des T-shirts, puis d'offrir ces vêtements de première main à chacun des conducteurs. Chacun porterait en quelque sorte sa vie résumée sur son dos, ou sa vie fabulée. Un espace de dialogue entre le chauffeur et son passager pourrait ainsi naître, comme un micro espace public, soit un espace de frottement et d'échange de différences. Le chemin sera sans doute encore long avant que l'homo subsaharien parvienne à vivre dans un espace de citoyenneté, de civilité, d'urbanité, de dignité. Notre ambition avec Bendskins est de l'anticiper, comme le rossignol anticipe le jour en sifflant seul dans la nuit finissante.

Auditions. Philippe envolé pour Gdansk ou pour Milan et moi toujours rivé entre mangrove et macadam, il me restait à me muer en capteur de vies. Par où commencer ? Combien en écouter ? Comment les fixer ? Car pour ces « bikers », le temps d'une interview est précieux : si son temps n'a évidemment pas, à âge égal, le tarif horaire d'un trader du London Stock Exchange, l'immobilisation de son engin engendre un risque majeur d'assiette vide en fin de journée. Il n'était donc pas facile de les interviewer, à moins d'imaginer une compensation financière correspondant au prix d'une heure d'affrètement par un client : 1 000 FCFA. Un peu moins de 2 euros. Au voisinage nord de la latitude zéro, ce n'est guère une bagatelle. Malgré ce stratagème, une autre difficulté, plus diffuse, allait surgir au fil des auditions... Outre qu'ils ne sont pas franchement loquaces sur leurs vies, c'est à peu près la même histoire que je vais entendre pendant quelque deux mois et plus.

Silence. Une histoire de galère permanente, de mal vie, d'insécurité sociale radicale. Que faire de ces fragiles Je ? Comment différencier des individus qui depuis leur naissance vivent dans cette similitude de destinées sans avenir ? Comment énoncer du singulier ? Entre un Abdouraman, descendu de son Nord-Cameroun natal, et un Mamadou Diarra, venu du lointain Mali pour chercher meilleure fortune, la distance est bien mince. Personne ne semblait leur avoir jamais demandé de parler d'eux, de leur enfance, de leurs rêves, de leurs parents, ni du monde tel qu'ils le comprennent. À croire qu'eux,



© JACQUES GENDRAUIT

leur enfance, leurs rêves, leurs parents, n'avaient jamais existé ! Ces gaillards réputés agressifs, prompts à brailler en groupe sur la voie publique pour un oui ou pour un non, se ratatinaient subitement devant moi, face au micro. Certains plongeaient même totalement dans un silence dépressif au bout de deux minutes et il fallait alors trouver en quelques secondes le détour pour rester relié à eux et retisser une parole à partir du sobriquet, de la cicatrice sur le front ou de l'étrange coupe de cheveux.

Rendez-vous. Mon travail d'écriture, après les entretiens, fut un agencement de glissements, de variations poétiques sur ces vies quotidiennes cannibalisées par l'abîme : « *Le chagrin est une liqueur amère* », « *Les flics ne mangent pas le dossier* », « *Force vive sans devant ni derrière* », « *Enfance burlingueuse cherche tendresse* », « *Sang-froid cherche sang chaud* », « *La survie change de cap avec le vent* », « *La placidité est une bulle blindée d'infortune* ». Philippe organisa à distance la conception numérique des textes, afin de lancer la broderie des mots sur les T-shirts. Puis nous nous sommes retrouvés à Douala à l'occasion du SUD (Salon urbain de Douala). Le lundi 10 décembre, devant les locaux de doual'art, à 11 heures du matin, rendez-vous était pris. Un premier anxieux, puis un second tout aussi timide, puis une grappe de bikers, enfin plusieurs centaines de jeunes conducteurs, sont venus réclamer le T-shirt brodé de leurs paroles. La rue s'est alors transformée en cabine d'essayage chaloupée et joyeuse. Puis, ces vêtements de première main absorbés comme une seconde peau, la ville fut entamée à pleines dents. Enfourchant leurs motos, ils s'élancèrent dans la circulation apoplectique de Douala, comme d'autres avant eux dans l'arène. Ils nous semblèrent fiers, dignes, heureux. L'effacement de l'avenir ne serait donc pas une fatalité ? ●

Un premier biker anxieux, un second, enfin plusieurs centaines de bend-skins sont venus réclamer le T-shirt brodé de leurs paroles.

Lionel Manga
Épistémologue,
chercheur
et écrivain
camerounais.
Lire aussi page 60.

Philippe Mouillon
Plasticien,
scénographe,
professeur associé
à l'Université
Joseph-Fourier de
Grenoble,
il a fondé – avec
Maryvonne
Arnaud –
Laboratoire
Sculpture urbaine.
Laboratoire réalise
des interventions
artistiques en
milieu urbain,
à Rio, Sarajevo,
Grenoble, Alger...
www.
laboratoire.net